

GLORIA CIGMAN

IL ÉTAIT UNE FEMME



TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR MARTHE MENSAH

Collection
Traces

ROMAN HISTORIQUE

Calleva

IL ÉTAIT UNE FEMME

L'AUTEUR

Gloria Cigman a étudié les beaux-arts à Londres et Bath avant de poursuivre des études de littérature et d'histoire du Moyen Âge, d'abord à l'université de Londres, puis à Oxford. Elle a enseigné en tant que maître de conférences à l'université de Warwick (Département d'Anglais - littérature comparée) jusqu'en 1996, date à laquelle elle fut nommée chargée de recherche honoraire. Elle a écrit de nombreux articles sur la littérature, la religion, en particulier le théâtre religieux, et l'art du Moyen Âge anglais, en relation avec l'Europe. Avant d'écrire son premier roman *Il était une femme*, elle a publié une étude approfondie sur le Mal dans la littérature, *Exploring Evil*, dont elle espère voir une traduction en français.

LA TRADUCTRICE

Marthe Mensah est agrégée d'anglais, docteur en linguistique anglaise. Maître de conférences honoraire de l'université de Reims, elle s'intéresse plus particulièrement à la langue, la littérature et la civilisation du Moyen Âge anglais, sur lequel elle a publié de nombreux articles. Elle a traduit plusieurs ouvrages en relation avec cette période, entre autres *Vies de Saints d'Angleterre et d'ailleurs*, *Hagiographie médiévale*, chez Brepols, collection Miroir du Moyen Âge.

Traduction française © Calleva 2009
Titre original : *A Wife There Was*
Trafford Publishing, Oxford, United Kingdom
© Gloria Cigman 2007

GLORIA CIGMAN

IL ÉTAIT UNE FEMME

ROMAN HISTORIQUE

*Traduit de l'anglais
(Grande-Bretagne) par*
MARTHE MENSAH

Collection
Traces

Calleya[®]

À la mémoire de Derek Brewer (1923 - 2008)

PREMIÈRE PARTIE

GARÇON OU FILLE ?

CHAPITRE 1

Alison, 1337-1342

PAS UN DÉBUT très prometteur, c'est sûr. Non seulement je n'étais pas le garçon qu'ils espéraient tant, mais ma venue non désirée et interminable en ce monde avait presque tué ma mère. Quand je parus enfin, ce fut par les pieds. Ils constatèrent l'absence de zizi avant de voir ma figure toute rouge et de m'entendre brailler.

Cinq garçons, portant chacun le nom de William, n'avaient vécu que quelques semaines. Deux autres étaient morts-nés. Alors que les années passaient et qu'un garçon après l'autre mourait, ils avaient dû se demander avec regret combien de fausses couches avaient été des garçons. Lorsque j'arrivai enfin, mes quatre sœurs étaient grandes et épanouies, deux d'entre elles déjà en âge de se marier et très désireuses de convoler, demandant avec insistance ce qu'il en était de leur dot.

Et puis il y avait Benjamin. Né trois ans avant moi alors que ma mère était déjà épuisée – cheveux d'or, silencieux, mangeant et buvant très peu, rien n'indiquait qu'il entendait quoi que ce fût, mais il nous observait tous de ses grands yeux rêveurs. Au lieu de mettre fin aux ragots faisant allusion à quelque faute cachée, quelque mal secret à l'origine de son aspect étrange, sa beauté impressionnante ne faisait qu'alimenter les potins. Cette seizième grossesse, chacun en était persuadé, devait être la dernière. Ma mère avait quarante-trois ans.

Alors vint la dix-septième. Sûrement, avait-on dit, cet enfant conçu sur le tard tandis que l'été, dans toute sa splendeur, touchait

à sa fin, sûrement cet enfant serait un garçon. Pour la première fois depuis des années, ma mère avait une peau rayonnante ; je bougeais avec vigueur en elle, toujours du côté droit ; le talisman suspendu à une chaîne sur son ventre oscillait d'est en ouest. Pas de doute, dit ma grand-mère. On offrit quand même de ferventes prières à sainte Félicité, juste au cas où... Si par hasard c'était une fille, un miracle pourrait produire ce qui, après tout, serait trois fois rien à faire pour une sainte...

Je comprends mieux, aujourd'hui, l'inaction de la sainte et les intentions de Dame Nature et j'y vois le côté positif plus que le côté négatif. Au lieu d'un zizi, j'avais quelque chose qui allait m'être très utile toute ma vie durant, c'est le moins qu'on puisse dire.



Depuis l'époque où j'étais encore assez petite pour me déplacer sous la table sans me cogner la tête, je fus intriguée par cette femme qui était toujours là, emmitouflée dans ses vêtements et assise sur la chaise près de la cheminée ou sur celle qui se trouvait à côté de la fenêtre. Comme les meubles et comme Ben, elle ne parlait jamais ; contrairement à Ben elle était toujours immobile. Les coudes appuyés sur ses genoux, le visage dans les mains, je m'obstinais à guetter désespérément un regard de ses yeux mi-clos, sans expression. Je lui chuchotais à l'oreille, lui demandant quel était son nom, qui la coiffait ou changeait ses vêtements, quand elle allait au cabinet et où elle dormait. Pas une seule fois, elle ne me répondit. Peut-être ne m'étais-je jamais demandé où était ma mère, parce que tant de femmes s'occupaient de moi dans notre maison pleine de monde. Et aussi parce que ma chère grand-mère, Banmaman Bess, n'était jamais loin. Pour tous, elle était Grand Maman, sauf pour moi. Lorsque je commençai à parler, je ne pouvais prononcer *gr*. Pour moi, les oiseaux *bapillaient* des bains de raisin et il y avait des gens qui ne cessaient de *bonder*, *batter*, *belotter*. Je ne pouvais pas davantage prononcer *cr*, ce qui ne m'empêchait pas d'apprécier la *bème* épaisse du pot de lait ou de *boquer* des noix que je cassais avec mon petit maillet de bois

et de répandre des *boûtes* de pain sur tout le plancher. Quand j'appris à prononcer les *gr* et les *cr*, il était inconcevable d'appeler Banmaman autrement.

Je ne comprenais pas qui était cette personne immobile et silencieuse qui se trouvait chez nous, même lorsque Banmaman commença à me parler de sa petite Éléonor qui avait été jolie, comme moi, et méchante, comme moi, les dents de devant écartées, tout comme moi. Les cheveux d'Éléonor, me disait-elle, avaient été aussi épais et aussi flamboyants que les miens, avant de devenir secs, clairsemés et gris. Quand je vis une larme couler sur son visage, je supposai que sa petite Eléonor avait vieilli et était morte.

Étant la plus jeune de la famille, je devenais une sorte d'objet. Un objet avec lequel il fallait jouer, qu'il fallait nourrir, laver, gronder et dont on pouvait rire. Il n'y avait rien que je puisse faire que quelqu'un d'autre ne faisait mieux que moi. Margery, ma nourrice, était devenue notre domestique et travaillait dur. Mes sœurs se chamaillaient à n'en plus finir pour savoir à qui était le tour de ne pas faire je ne sais quoi. Je n'avais pas le droit d'aider. J'avais surtout très envie de flanquer de l'eau partout comme j'avais vu Margery le faire.

— Laisse-moi *batter* le plancher, s'il te plaît, je t'en prie, sinon je vais *bier* !

Lorsqu'on m'ignorait, je criais pour de bon et on me mettait dehors ou sous la table.

— Tu es toujours dans nos jambes. Va t'occuper de Ben.

Comment l'aurais-je pu ? Ben restait assis toute la journée à se balancer de long en large sans changer de place, à regarder sans voir, à écouter sans entendre, à être interpellé sans jamais répondre. Pourtant, Ben avait sa place dans ma vie de tous les jours, tandis que ma mère était présente sans avoir de place. Jusqu'au jour où je vis mon père traverser la pièce et s'arrêter près d'elle, puis mettre la main sur son épaule et se pencher pour lui murmurer quelque chose tout bas à l'oreille sans qu'aucun de nous puisse entendre ce qu'il disait. Quand elle leva les yeux

vers lui avec un sourire chaleureux mais fugitif, je me dis que ce devait être ma mère. Je poussai un cri et courus me réfugier auprès de Banmaman, qui s'empessa de me prendre sur ses genoux et m'entoura de ses bras.

— Elle a changé après ta naissance, mon petit furet !

La tristesse de Banmaman était un reproche mais son sourire trahissait le pardon. Comment cela aurait-il pu être de ma faute ? La sienne peut-être, pour n'avoir pas enseigné à sa fille comment arrêter de faire des bébés une fois que son corps et son esprit étaient épuisés ? Celle de mon père, peut-être ? Mais comment cela aurait-il pu être ma faute ? Il devait s'écouler plus de deux ans avant que ma mère m'adressât un sourire.



1342-1344

ET CE FUT à nouveau le sept avril. Pour mes cinq ans, Banmaman me donna trois blocs de bois oblongs. Elle y avait creusé au fer de petits trous pour les yeux et le nez et une fente pour la bouche, et emmaillotté chacun d'eux dans des pointes en laine moelleuse.

— Voilà, tu n'auras pas de petits frères ni de petites sœurs, alors ils seront tes bébés.

Je les emportai dehors et je m'assis par terre, les regardant attentivement. Puis, je creusai trois trous dans lesquels je les calai et ensuite je les bombardai de pierres et de pommes sauvages. Quand ils tombaient, je recommençais. J'étais tellement accaparée par ce que je faisais que je ne vis pas Banmaman qui m'observait. Elle était très en colère.

— Que fais-tu avec tes bébés, méchante maman ?

Des bébés ? Comme si je pouvais croire que c'étaient des bébés. Quand elle fut partie, j'enlevai leurs langes et utilisai l'un d'eux pour bombarder une pomme à plusieurs reprises contre le mur. La pomme se cassa bientôt en plusieurs morceaux dégoulinants, alors je ramassai les trois morceaux de bois humides et les emportai à côté, chez nos voisins. Matilda était mon aînée de

cinq mois et savait toujours ce qu'il convenait de faire quand je ne le savais pas. Elle les emballa dans les plis de sa jupe.

— Pauvres bébés !

— Ce ne sont pas des bébés. Ce ne sont que des morceaux de bois.

— Non. Ils ont un visage. Le bois n'a pas de visage.

Matilda les déposa tous trois les uns à côté des autres sur un coussin et les regarda avec amour.

— Voilà. Bébé Jésus, bébé Marie et bébé Joseph.

Je ris :

— Non. Jésus, Marie et Joseph n'ont pas été bébés au même moment.

— Ils sont hors du temps.

— Qu'est-ce que tu radotes, tête de linotte ? Viens jouer à saute-mouton.

Je partis en courant et elle me suivit. Les bébés en bois étaient oubliés. Nous nous poursuivîmes en riant, tombant et nous relevant, nous cachant et nous dénichant. Ni elle ni moi n'avions le moindre soupçon que cela avait été un premier aperçu qui serait suivi de beaucoup d'autres des orientations différentes qu'allaient prendre nos vies, ou qu'un temps viendrait où nous ne jouerions plus ensemble aussi joyeusement.

Ce n'est que bien des années plus tard, alors que j'étais agenouillée dans la magnifique cathédrale de Chartres, tout près du vêtement que la Vierge Marie portait quand l'Ange Gabriel lui apparut, que je sus ce que Matilda avait toujours su : qu'il existe un autre monde au delà de celui-ci, un monde en dehors du temps.



Le jour de mes six ans, Banmaman commença à m'enseigner les lettres de l'alphabet. Elle m'apprenait à les écrire avec mes doigts et mon pouce et me faisait répéter les sons après elle ; la lettre *s* était la plus difficile, mais *a*, *b*, et *c* étaient faciles.

« Quelles jolies mains, ma petite Alison » dit-elle, embrassant tendrement chaque paume, puis repliant mes doigts comme pour empêcher les baisers de s'échapper.

Banmaman rit de contentement le jour où elle me trouva accroupie devant un tas de vers pleins de terre, en train de les malmener parce qu'ils refusaient de garder la forme que je leur avais donnée.

Nous possédions un livre. Tous les dimanches, mon père le sortait avec fierté, l'installait sur la table et nous rassemblait autour de lui. Puis, il faisait glisser une règle sur chaque page et prononçait lentement, solennellement, tant de mots d'une voix lente et solennelle que je finissais par ne plus écouter et, quand personne ne regardait, je me glissais sous la table et y restais accroupie pensant à autre chose. Jusqu'au jour où la main de Banmaman vint m'attraper et me mettre sur mes jambes. Avec la permission de mon père, elle me mit debout sur une chaise devant le livre, plaça une feuille de cuir sur la page ouverte pour la protéger de ses doigts et m'expliqua que les sons que nous émettons pour chaque lettre peuvent être reliés pour former des mots. Elle me montra comment s'écrivait *dieu*, puis *homme*, ensuite *pauvre* et encore *riche*. J'applaudis et me mis à rire, ce qui provoqua la colère d'Agnès, qui se leva.

— Personne ne doit se moquer des Saintes écritures. On n'a jamais entendu que Jésus riait.

Mais mon père me tapota la joue et je poursuivis en déchiffrant *tu* et *ne* et *dois* sans l'aide de Banmaman. Le dimanche suivant, j'écoutai pour la première fois les mots qui se disaient à haute voix.

— Qu'est-ce que l'adultère ? demandai-je.

— Demande à Tom, le berger, dit Margery, et Agnès rougit.



Le curé de notre paroisse disait que les enfants de mon âge, et même plus jeunes, devaient aller le voir de temps en temps pour confesser leurs péchés. Chez nous, les avis concernant ce qui était

bien et ce qui était mal différaient tellement que je ne savais pas exactement ce qui était un péché et ce qui ne l'était pas, ou si une seule et même chose pouvait parfois être un péché et ne pas en être un en d'autres circonstances. Je découvris très rapidement quelle grande pécheresse j'étais en m'entendant répondre oui et encore oui aux questions que me posait le prêtre.

— T'es-tu mise en colère contre quelqu'un récemment ?

— T'es-tu montrée gourmande à table ?

— As-tu pris quelque chose qui appartient à quelqu'un d'autre ?

Un jour, il me posa une autre question :

— As-tu fait quelque chose dont tu devrais me parler ?

C'était l'occasion que j'attendais. Je n'eus pas la moindre hésitation.

— Oui, j'ai commis un adultère.

Il y eut un silence.

— Où as-tu commis ce péché, mon enfant ?

— Dans le garde-manger.

— Et qui l'a commis avec toi ?

— Personne. Je l'ai fait toute seule.

Je fus absoute sans commentaire de cette faute inconnue que je n'avais pas commise, ainsi que de tous les péchés que j'avais commis.



1343

— AUJOURD'HUI, j'ai exactement six ans et un mois.

Debout sur une chaise, je claironnai la nouvelle dans une pièce remplie de monde. Personne, sauf Agnès, ne parut m'entendre et je savais bien que je ne devais pas m'attendre à des sourires affectueux de sa part. Il se produisit pourtant quelque chose. Jusque là, Ben s'arrêtait toujours de se balancer quand j'entrais dans la pièce et me fixait du regard, mais toujours en restant au même endroit contre le mur. Cette fois, il se leva soudain et sans lâcher le gros pavé lisse qui ne le quittait jamais, de jour comme de nuit, il vint s'asseoir à côté de moi.

Je descendis de ma chaise et traversai la pièce. Il m'emboîta le pas. Je m'arrêtai. Il s'arrêta. Je continuai à marcher. Il me suivit de si près qu'il marcha sur mes talons. Tous restèrent silencieux alors qu'il m'accompagnait dehors. Il me regarda remplir un panier d'œufs du poulailler, puis me suivit à nouveau dans la maison.

À partir de ce jour, je ne pus aller nulle part sans que Ben me suive. Si je fermais la porte des cabinets, il s'asseyait par terre dehors et se cognait violemment la tête contre le pilier de bois. Lorsqu'il devait lui-même faire ses besoins, il se couchait et, raidissant ses membres, il résistait à toute autre personne qui cherchait à l'aider. Il n'y eut plus rien de secret concernant les cabinets pour aucun de nous deux. C'est alors que je découvris son zizi. Je ne l'avais jamais vu tout nu et la découverte qu'il faisait pipi par un petit tuyau mou que nous ne possédions pas, me fascinait. Parfois, au cabinet, il m'arrivait de le tenir pour lui.

— As-tu touché quelqu'un ou été touchée par quelqu'un d'une manière impure ?

Comme je ne savais pas ce que le prêtre voulait dire en disant cela, j'étais sûre que je n'avais pas commis cet acte, quoi que ce fut. Ce fut la seule question à laquelle je répondis non.

— As-tu connu des plaisirs interdits ?

Je réfléchis un instant.

— Oui, j'ai mangé le gâteau que Banmaman gardait pour Blanche.

Le prêtre insista.

— As-tu fait quelque chose que tu n'oserais pas faire en présence de quelqu'un ?

À nouveau, je réfléchis.

— Oui. Quand Agnès ne regardait pas, j'ai jeté son horrible petit chien par une fenêtre d'en haut. Il me mord les pieds.

Le prêtre ne pouvait se douter que je n'allais pas tarder à comprendre de telles questions. Heureuse de voir l'attachement croissant de Ben à mon égard, la famille eut l'idée de déplacer son matelas pour le mettre à côté du mien. Au début, nous nous

endormions blottis l'un contre l'autre comme des petits chiens, puis nous commençâmes à nous caresser et bien vite à trouver d'autres manières plaisantes de nous toucher qui amenaient une transformation étonnante du zizi de Benjamin. Ma tête savait que c'était là un plaisir défendu, mais mon cœur persiste à ne voir aucune impureté dans ces moments où la vie de mon frère si beau mais si silencieux s'épanouissait pour accueillir des sentiments qui étaient hors de sa portée le reste du temps. Je ne dis rien au prêtre.

Était-ce là le commencement de la fin de l'enfance ?



... Certainement, rien ne fut plus pareil après le matin de mon septième anniversaire. J'étais assise à table, piaffant d'ennui et d'impatience, émiettant des quignons de pain et en répandant des morceaux sur le sol. Agnès me cria d'arrêter de gaspiller la nourriture et de faire une telle saleté. Blanche prit un balai, plusieurs poules voletèrent et se rassemblèrent à grand bruit, picorant les miettes et se donnant des coups de bec. Ma mère leva la tête et se tourna vers moi, me fixant de ses grands yeux. Je vis mon père suivre son regard. Je les regardai en train de m'observer et je leur souris. Il me rendirent mon sourire. Ma mère fit un signe de tête. Mon père arrêta de sourire et se tourna vers nous tous :

— Il faut que je vous parle très sérieusement à tous. Je veux que tout le monde m'écoute attentivement.

Il hésita, puis poursuivit :

— Si nous ne faisons rien pour notre avenir...

Mon pauvre père avait l'air bouleversé et malheureux. J'allai lui prendre la main et il se remit à parler, d'une voix hésitante :

— Il se peut – peut-être – qu'il y ait un moyen d'éviter la ruine – et rien n'est moins sûr –, oui, c'est loin d'être certain. Notre meilleur espoir – peut-être le seul –, c'est Alison. C'est pourquoi j'ai décidé qu'elle doit être élevée comme un garçon, pour recevoir une instruction afin d'être un jour – le plus tôt possible –, afin d'être à mes côtés comme l'auraient été mes fils...

Il s'arrêta à nouveau, et m'entoura de son bras avant de répéter : « Notre meilleur espoir, c'est Alison... la dernière de mes enfants ne sera pas la moindre. »

Que voulait-il dire par « la moindre » ? J'avais toujours pensé que j'étais la meilleure. Il y eut beaucoup de vacarme. Ils se disputaient. Tout le monde parlait en même temps, d'une voix perçante et à grand bruit, posant des questions avec impatience sans attendre la réponse. Une fois encore, j'étais pour quelque chose dans cette colère. J'avais fait quelque chose de mal en venant au monde. Qu'avais-je fait maintenant ? Mon père me prit sur ses genoux, ma mère s'approcha et s'assit à côté de nous. Mon père se remit à parler. Il ne s'arrêtait plus. Je somnolais. J'ouvrais de temps en temps les yeux. Je captais un mot par-ci, une phrase par-là, avant de me rendormir... subvenu aux besoins... moyens d'existence... survie... solution possible. Tout ce que je comprenais, c'était que nous risquions de devenir si pauvres que nous pourrions mourir de faim, mais je ne comprenais pas le reste. Rien ne pouvait changer le fait que j'étais une fille, mais mon père allait d'une certaine façon faire que je ne sois pas rien qu'une fille. Rien qu'une fille ?

Dès le lendemain, il me hissa sur son cheval et nous chevauchâmes bien au-delà du village, à travers de vastes prés, des terres qui avaient été cultivées, me dit-il, par trois générations de notre famille. Pourquoi me les montrait-il à moi, la plus jeune de ses enfants ?

Je regardai tout autour de moi sans rien dire. Un peu plus tard, quand je vis un soir mon père affalé sur une chaise près de la fenêtre, dans la pénombre, à regarder les arbres qui devenaient des silhouettes noires se détachant sur le ciel, je grimpai sur ses genoux et tournai son visage vers moi. J'y vis de la tristesse et de la lassitude.

— Dis-moi pourquoi tu es triste ? Pourquoi veux-tu que je sois un garçon ? Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

Il me serra contre lui et je murmurai une question après l'autre à son oreille. Tous ces champs et tous ces moutons, pourquoi

n'étions-nous pas riches ? Pourquoi notre maison était-elle si petite ? Pourquoi un seul domestique ? Pourquoi nos meubles étaient-ils si vieux et si miteux ?

Pourquoi étions-nous si nombreux à nous entasser dans si peu de place, alors que Matilda et ses parents vivaient dans une maison spacieuse pleine de jolies choses ? Pas seulement des objets pour s'asseoir, dormir ou manger dans la vie courante. Je décrivis la petite statue de Notre Dame en pierre peinte de couleurs vives, et la croix de bois sculptée et dorée placée entre deux chandeliers lustrés. Ainsi que, sur les murs, des pans de tissu savamment tissé avec des fleurs, du feuillage et des oiseaux, des miroirs dans des cadres dorés, des coffres de chêne foncé et des portes de placards décorées de couleurs vives. Dans la maison de Matilda, il y avait cinq livres, chacun avec des illustrations dans toutes les marges et, à l'intérieur, de grandes initiales, parfois sur fond d'or authentique. Cinq livres. Alors que nous n'en avons qu'un, tout ordinaire, un livre sans aucune couleur, pas même de rouge, sans décoration et sans illustrations, avec de grands espaces vides là où il aurait dû y avoir de grandes initiales.

Mon inquiétude lui plut. M'installant plus confortablement à côté de lui dans le grand fauteuil, il commença à me révéler ce à quoi il songeait. Je ne pourrais dire ce que je compris et ce que je déduisis plus tard, mais ce jour-là il gagna ma confiance à tout jamais.

Au temps de son grand-père, les terres à travers lesquelles nous avions chevauché servaient à la culture de l'orge et du blé. Après plusieurs mauvaises récoltes, son père avait converti toutes les terres arables en prés pour y élever des moutons – un changement venu à point pour l'envolée de la production et des exportations de laine qui s'annonçait. Pendant des années, la famille s'élargit et prospéra. Quand mes oncles eurent terminé leur apprentissage et qu'ils furent devenus de brillants artisans, travaillant avec leurs fils qui avaient tous épousé des femmes fortes en pleine santé, mes oncles partirent, laissant à mes grands-parents et leur plus jeune fils, mon père, plus qu'il ne leur fallait pour vivre...

... Jusqu'à ce que tout change. La vie devint difficile, puis impossible pour les éleveurs de moutons et les producteurs de laine, lorsque le roi leva un emprunt obligatoire et s'appropriâ leur laine pour financer la guerre contre la France. Cette guerre qui, comme vous le savez, n'est toujours pas terminée, mais ne s'arrête que pour recommencer et n'aboutit à rien.

Quand, après plusieurs années, l'interdiction d'exporter de la laine fut levée, mon père eut de nouveaux problèmes. Nos prairies fertiles, à la frontière du Norfolk et du Suffolk, étaient loin de la côte et le transport de la laine ou de toute autre marchandise était devenu de plus en plus coûteux. Alors qu'une famille après l'autre s'en allait vivre dans l'une des villes qui se développaient rapidement, la pénurie croissante de main-d'œuvre faisait monter les salaires exigés à la campagne. Mon père avait espéré que, comme ses frères plus âgés, il aurait des fils qui travailleraient avec lui et l'aideraient à pourvoir à nos besoins.

Bon, vous connaissez la suite. Plusieurs garçons étaient certes nés, mais seul Ben avait dépassé la petite enfance. Les cinq filles avaient survécu. Agnès, âgée de dix-sept ans à ma naissance et mariée à dix-huit, était revenue à la maison à vingt et un ans, abandonnée ou veuve. Personne ne savait au juste. Blanche et Joan, vingt et un et dix-huit ans, n'avaient pas encore réussi à trouver un mari et Anne, à quatorze ans, s'inquiétait déjà de ses chances de se marier. L'éducation de mes quatre sœurs avait été guidée par les règles de vie convenant à la femme vertueuse : foi chrétienne, humilité et piété, vie de famille et devoirs envers les enfants, les personnes âgées et les malades – tout cela sans beaucoup de rapport avec la réalité qui les attendait maintenant que mon père avait la cinquantaine.

Ils disaient qu'à ma naissance, mon père m'avait à peine regardée. Avant de s'en aller en claquant la porte, il s'était penché sur moi, avait saisi une de mes petites mains et dit amèrement : « Cette petite main délicate ne me sera jamais d'aucune utilité. »

Une nouvelle possibilité avait pourtant germé dans son cœur. Après sa première déception à ma naissance, il avait commencé à m'observer de près, jusqu'à ce que, peu à peu, avec circonspection, il se soit mis à espérer que cette dernière enfant pleine d'entrain, qui lui ressemblait à bien des égards, pourrait remplacer le fils qu'il n'avait pas. Impatient de me voir quitter l'enfance, il ne m'avait jamais traitée en enfant, mais m'avait toujours parlé sérieusement et judicieusement, répondant à des questions que je n'avais pas songé à poser, me donnant patiemment des explications complexes, m'encourageant à me faire ma propre opinion.

Et, bien sûr, une petite enfance qui se prolongeait ne l'amusa pas du tout. Tandis que les autres souriaient quand je trébuchais sur les sons *gr* et *cr*, sachant que cette bizarrerie se corrigerait d'elle-même avec le temps, mon père, qui m'adorait, ne l'admettait absolument pas. Il élevait la voix :

— Non, Alison. Grand-maman, pas Banmaman.

Je répétais avec anxiété :

— Banmaman.

— NON, Grand'maman.

Grand'maman. GRAND'maman.

Et mes sabots valsaient, et il me mettait sur la table. Les bras autour de son cou et ma joue contre la sienne, je répétais avec sérieux :

— Banmaman. Banmaman. BANmaman.

Aux repas, alors que mon menton n'arrivait pas encore au niveau de la table, il enlevait les coussins avec lesquels Margery rehaussait ma chaise.

« Non, non, Alison n'est pas un bébé. »

Quand Ben eut sept ans, on lui retira ses robes, que l'on mit de côté pour moi, et il porta de courtes tuniques et un tabard, d'amples chausses moelleuses et des chaussures de cuir. Je hurlai et donnai des coups de poing à Margery et exigeai d'être habillée comme lui.

« Tu n'as que quatre ans et tu n'es qu'une fille. »

Elle me mit dans le grand casier à pommes jusqu'à ce que je promette de ne plus la frapper.

Je devais avoir la meilleure instruction possible, dit mon père, sans trop savoir comment s'y prendre, car lui, personne n'avait pensé à l'instruire. Pour lui, l'instruction consistait à apprendre tout ce qu'il était possible de savoir sur l'élevage des moutons, la production et la vente de la laine, toutes les subtilités de la gestion, du commerce et de la fabrication d'étoffes de laine. Et il me faudrait en savoir beaucoup plus qu'il en savait lui-même, car les façons de faire étaient en train de changer.

Il me dit que dès que je serais assez âgée, il m'emmènerait dans ses voyages. J'aurais voulu commencer de suite, mais il resta intransigeant, il fallait attendre. Matilda fronça les sourcils :

— Aucune femme dans la Bible ne fait de telles choses. Pas même celles qui ne valent rien.

Quitter mon enfance prit plus de temps que l'aurait voulu mon père. Je crois qu'il me trouvait amusante quand je manifestais la vivacité de l'enfance, mais il ne pouvait supporter mes réactions puériles et mes crises de colère, mes hurlements et mes trépignements.

J'obtenais parfois ce que je voulais en me comportant ainsi, mais le plus souvent, je n'obtenais rien. Il savait mieux que moi tenir bon aussi longtemps qu'il le fallait et me laissait hurler jusqu'à ce que je sois enrouée et épuisée, sans céder, m'ignorant ou me disant sévèrement :

— Arrête cela tout de suite, Alison ! Tu te comportes comme un enfant.

Arrêter d'être une enfant à sept ans ? C'est un jeu que j'ai appris à jouer. Nous n'étions pas si mal assortis que vous pourriez le croire. Il pensait qu'il pouvait me modeler comme il l'entendait mais, si je devins experte à feindre tout ce qu'il voulait que je sois, une autre Alison survivait tout au fond de moi.

CHAPITRE 2

LA PRÉFÉRÉE

1344

MAIS REVENONS quelques instants à cette fameuse soirée, où mon père déclara que je devais être élevée comme un garçon, et où la famille se mit à proférer griefs et doléances, certains ressassés depuis longtemps. Oui, ils avaient vu venir cela. Oh oui, Alison avait été sa préférée depuis l'instant où elle était née, dit Agnès. Margery, dont les seins volumineux m'avaient nourrie après que son propre bébé soit mort-né, et qui ne nous avait jamais quittés depuis ce temps, parla plus fort que les autres :

— Comment croyez-vous qu'Alison pourra apprendre la modestie et l'obéissance ? Quel homme voudra épouser la créature méprisante et sans rien de féminin qu'elle va devenir ?

Banmaman ne cria pas. Elle ouvrit la bouche et gémit, faisant écho aux protestations de Margery. Comment mon père pouvait-il même penser à refuser à une fille l'éducation digne de sa nature féminine voulue par Dieu ? Je les regardai l'une après l'autre et vis avec intérêt que Banmaman n'avait pas de molaires et que, de la gorge de Margery, pendait un gros pli de chair flasque. Ils se tournèrent tous vers moi, aussi dis-je :

— C'est quoi, digne ? Qu'est ce que je dois faire pour être digne ?

Personne ne me répondit. Qu'étais-je ? Fille ou garçon ? Fille ou fils ? Qui étais-je ? À qui étais-je ? J'étais comme une pâte pétrie par de trop nombreux cuisiniers. Parce que ma mère n'était ni absente ni présente, chacun d'entre eux voulait ajouter quelque chose d'autre à la pâte que j'étais. Agnès insistait pour me corriger et me ramener à l'obéissance. Elle me grondait constamment

parce que je mangeais salement, que je n'étais pas soignée, que je parlais trop, que je riais trop souvent. La pauvre Agnès me voyait bichonnée et aimée sans que je mérite l'un ou l'autre, alors que ses efforts consciencieux pour faire ce qui était bien et juste ne lui apportaient que de l'antipathie.

Aussi accommodante qu'Agnès était sévère, Blanche m'adorait, sans le moindre soupçon de ressentiment. Gentiment et sans jamais crier, elle m'apprenait à avoir honte de ne pas savoir me tenir correctement : elle essayait la nourriture renversée sur la table et sur mes vêtements, nettoyait ma bouche et mon menton tout barbouillés, m'aidait à retrousser mes jupons et mes jupes quand je m'accroupissais aux cabinets, s'assurait que j'utilisais bien le pot de chambre au lieu de faire pipi derrière une chaise sur le plancher du salon, chaque fois qu'il faisait froid et qu'il pleuvait dehors.

L'image que je garde de moi lorsque j'étais enfant est faite des souvenirs d'autres personnes se rappelant un jouet, un ennui, un animal familier, une gêne, une petite fille encombrante, charmante, exaspérante, impossible à satisfaire, facile à satisfaire.

— Tu riais tout le temps... Tu étais si drôle qu'on ne pouvait que rire avec toi... Tu savais faire des doubles ou triples pirouettes... Faire le poirier... Tourner quinze fois sur toi-même sans tomber... Tu remplissais ta bouche d'eau quand personne ne regardait, puis tu te tapais fortement sur les deux joues et l'eau jaillissait au visage de quelqu'un...

L'Alison d'Agnès était une même gâtée et exigeante qui ne pouvait supporter de ne pas former le centre d'intérêt. L'Alison de Banmaman ne se plaignait jamais de rien. Même lorsqu'elle s'égratignait sur des clous rouillés et que personne ne le remarquait, lorsqu'elle avait des échardes dans les doigts et des bleus aux genoux, lorsqu'elle tombait dans l'escalier ou se cognait la tête dans les meubles.

— Tu étais toujours si adorable, Alison. Tu ne faisais jamais d'histoires. Tu te contentais de te relever et de lécher les endroits qui saignaient ou étaient blessés.

Margery dit que c'était un miracle si je n'étais pas morte cent fois.

— Je n'avais pas d'yeux dans le dos, et tu n'avais peur de rien.

Agnès dit que je ne me souciais de personne et que je ne pensais qu'à moi-même. Anne raconta comment je lui saisisais fermement la main chaque fois que nous traversions une rivière de peur qu'elle tombe. Quelle était la part de vérité dans tout cela ? Est-ce que je sautais vraiment dans l'auge des cochons lorsqu'ils mangeaient, ou grimpais sur le toit avant de savoir marcher, ou m'étais enivrée en buvant une demi-bouteille de bière quand j'avais trois ans et demi ? Et applaudissais-je en rythme avant même de pouvoir m'asseoir, et est-ce que je dansais et participais à des rondes avant de savoir parler ?

J'ai mes propres souvenirs, bien sûr. La fois où j'étais tombée d'une fenêtre et étais restée étendue béate au milieu de choux envahis par les mauvaises herbes, fixant le ciel et pensant que si c'était cela mourir, c'était quelque chose de beau et de paisible dont il ne fallait pas avoir peur. Je me souviens que Joan et Anne me poussaient à tour de rôle sur la balançoire, changeant de place au bout de vingt fois – et c'est comme ça que j'ai appris à compter. Je me revois assise par terre, rassemblant des noyaux de cerises ou des cailloux en tas de vingt, puis comptant combien de tas de vingt il y avait. Je garde aussi en mémoire le jour où Tom le berger vint à la maison pour nous dire qu'il manquait trois moutons. Je cherchai dans les champs tous les vingt moutons anonymes, et je me demandai comment il en connaissait le nombre exact.

1344-1347

NOUS VIVIONS à une heure de marche de la ville que les étrangers appellent Thetford et que nous nommons Theford. Difficile de croire que notre village dépérit et disparut, ne laissant que des maisons abandonnées dont les murs intérieurs étaient envahis par le lierre et des fleurs sauvages tandis que des fougères, des herbes

et des arbres se frayaient un chemin à travers les tuiles et les sols carrelés des foyers délaissés.

Mais cette année-là, le village était encore plein de vie. Et quelle année ce fut ! Chaque jour, je chevauchais avec mon père à travers la campagne ou j'essayais de suivre son pas rapide à travers les champs boueux. Lorsque mes chaussures s'enfonçaient dans le sol trempé, il me soulevait sur ses épaules et galopait comme un poney.

J'adorais les moutons. Il n'y en a pas deux pareils, bien que, vus de loin, ils se ressemblent tous. Je ne m'autorisais jamais à regarder les agneaux, ou même à y penser, car je ne pouvais savoir ceux qui risquaient de finir dans l'assiette de quelqu'un. Peut-être même dans la mienne. Lorsque je dis cela à Matilda, elle répondit :

— Jésus est l'agneau de Dieu.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que Jésus est l'agneau de Dieu...

... comme si cela signifiait autre chose la deuxième fois.

— Le curé a dit que Jésus est le fils de Dieu, mais Dieu n'est pas un mouton.

Matilda réfléchit, puis dit :

— Dieu est tout.

À la saison de la tonte, c'était triste de voir nos gentils moutons, avec leur jolie petite tête si mignonne et leur corps, une boule de laine, devenir l'un après l'autre laids et squelettiques. Pathétiques et ridicules. Je dis à Matilda :

— C'est peut-être pour cela que Jésus n'est pas devenu le mouton de Dieu, même en grandissant ?

Un jour, vers le soir, je rentraï à toute allure à la maison, rayonnante et pleine de joie, laissant une traînée de boue derrière moi. Agnès dit :

— Mais regarde-toi, tu es toute crasseuse.

Et Banmaman d'ajouter sur un ton de reproche :

— Regardez ces jolies petites mains, rouges, sales et pleines d'écorchures.

Margery demanda avec humeur comment elle était censée nettoyer ma robe après qu'elle ait traîné dans je ne sais quoi. Mon père était pensif. Pendant que dura la tonte, on me mit chaque jour un pantalon et un sarrau ample et chaud. Imaginez le scandale dans la famille. La première fois que je portai ce que j'appelai mes vêtements « à la Ben », Joan et Anne tournèrent autour de moi en chantant à tue-tête :

— A-li-son est A-lain, A-li-son est A-lain !

Agnès m'ordonna d'aller mettre de suite une robe. Margery s'affaira avec les assiettes et les casseroles. Les deux chiens se mirent à aboyer et Joan et Anne continuèrent à chanter :

— A-li-son est A-lain, A-li-son est A-lain !

Je perdis patience, tapai du pied et criai pour dominer le vacarme.

— J'suis pas un garçon ! J'ai pas de zizi !

Il n'y eut plus un bruit. Il n'y eut plus un mouvement. Six paires d'yeux me fixèrent. Huit, si vous comptez les chiens. Mon père parla le premier :

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Je le fixai à mon tour, mais ne dis rien. Agnès parla, très lentement.

— Comment... connais... tu... ce... mot : *zizi* ?

Je ne répondis pas. Je ne me souviens pas que quelqu'un m'ait jamais dit qu'un zizi était un zizi, mais je ne me souviens pas non plus que quelqu'un m'ait jamais dit qu'une assiette était une assiette, ou un chat un chat. La première fois que je vis le zizi de Ben, je ne savais pas comment cela s'appelait. Je supposai que si c'était un si vilain mot, tellement choquant, Matilda ne le connaîtrait sûrement pas.

Le dimanche qui suivit, après que mon père eût fini de nous lire un passage de notre livre, je partis chez les voisins pour voir Matilda. Des cinq livres qu'ils possédaient, celui que j'aimais le plus avait des pages et des pages de petites illustrations, rondes ou carrées, avec des mots écrits en français sous chacune d'entre elles. Le père

de Matilda fut ravi quand je lui demandai si nous pouvions regarder ensemble ce livre très spécial. Il l'appelait la Bible moralisatrice et quand je lui demandai ce que cela voulait dire il me dit que c'était le Livre du Bien et du Mal. Je ne compris pas cela, mais je ne voulais pas perdre du temps à poser d'autres questions.

Matilda et moi étions assises à sa droite et à sa gauche alors qu'il tournait lentement les pages, nous encourageant à regarder attentivement chaque image. Cela répondait exactement à mon dessein secret. Il y avait Dieu, flottant dans l'espace, le ciel avec le soleil, la lune et les étoiles tout nouveaux ; la terre avec des arbres et des plantes, l'eau tout autour qui coulait dans les rivières, les poissons, les oiseaux et les animaux.

Enfin, vint l'image de Dieu créant Adam. Je me penchai avidement. Adam était étendu sur la terre sans vêtements. Mais il n'avait pas de zizi. Peut-être les garçons avaient-ils un zizi, mais pas les hommes ? Les images suivantes montraient Dieu faisant sortir Ève du côté d'Adam, puis debout à côté d'eux, leur désignant un arbre chargé de pommes. Adam était encore nu, mais il se tenait de côté et l'endroit où il aurait pu y avoir un zizi était caché par sa jambe. Un serpent s'enroulait autour de l'arbre. Ève avait cueilli une pomme et la tendait à Adam.

Les illustrations suivantes montraient qu'Adam et Ève avaient chacun mordu dans la pomme cueillie à l'arbre que Dieu leur avait dit de ne jamais toucher. Enfin, Adam et Ève nous faisaient face. Je me penchai tellement que je faillis tomber de ma chaise. Mais l'endroit où Ève n'aurait pas dû avoir de zizi était couvert par une large feuille. Et là où Adam en aurait eu un, il y avait une autre feuille. Je désignai les feuilles :

— Qu'est ce que c'est ?

Surprise, Matilda répondit :

— Ce sont des feuilles de figuier.

— Pourquoi elles sont là ?

— Ce sont leurs vêtements, idiotie.

Des vêtements ? Matilda savait aussi bien que moi que des feuilles ne sont pas des vêtements.

— Qu'est ce qui empêche les feuilles de tomber ? Et pourquoi elles sont là ?

Je regardai le père de Matilda. Il ferma le livre et le rangea.

— La feuille de figuier cache la virilité d'Adam, car il a honte.

Quand je fus seule avec Matilda, je lui demandai :

— C'est quoi la virilité ?

Et elle dit :

— C'est un zizi.



Lors de nos chevauchées grisantes à travers la campagne, mon père me présenta fièrement aux bergers, ouvriers agricoles et villa-geois du voisinage, ce qui me donna un sentiment d'importance. Mais il ne me parlait toujours pas de ce qu'il avait voulu dire en déclarant que je devais être élevée en garçon. Parce qu'il ne le savait pas.

Alors il pensa aux religieuses noires, la petite communauté de quelque vingt bénédictines installée à Theford, et que tous respectaient. Ces pieuses femmes n'avaient pas la vie facile, en dépit des nombreux dons en argent et en vêtements qu'elles recevaient. Chacune d'entre elles avait abandonné un foyer aisé, où les domestiques et le confort allaient de soi, pour une vie de dur labeur et d'austérité. Les heures de chaque jour étaient remplies par des tâches pénibles et une stricte routine de prières et d'étude, qui ne leur laissaient jamais plus de trois heures de sommeil ininterrompu. Certaines avaient choisi de vivre ainsi, d'autres avaient été envoyées en ce lieu par leur famille parce qu'on ne leur avait pas trouvé de mari.

Ces religieuses n'avaient pas de domestiques venant de l'extérieur, et pas beaucoup d'argent pour leurs besoins essentiels. Outre la cuisine, la lessive, le filage et le tissage ainsi que quelques animaux domestiques, elles cultivaient un potager qui suffisait à leurs besoins et leur laissait même un surplus de légumes qu'elles vendaient le jour du marché. Mon père avait une idée, qui, pensait-il, les aiderait tout en servant son propos.

Il dit à la prieure que le voisinage avait besoin d'une école pour les jeunes enfants. Pourquoi ce couvent n'en offrirait-il pas une, comme tant d'autres le faisaient ? La gentry locale serait prête à payer pour y envoyer ses enfants et, si sa fille pouvait entrer dans cette école, lui prouverait sa gratitude en fournissant assez d'agneau et de mouton pour permettre à toute la communauté de faire au moins un bon repas par semaine. La prieure répondit pensivement :

— Oui, évidemment. Si, comme vous le dites, certaines familles des environs nous envoyaient leurs filles, ce serait certainement une bonne entreprise.

Mais ce n'était pas tout à fait ce que mon père avait en tête. Il formula sa prochaine suggestion sous forme de question :

— Ah oui, leurs filles. Mais y a-t-il quelqu'un dans votre communauté qui soit suffisamment instruit pour enseigner également leurs jeunes fils ?

Dame Dametta leva le menton :

— Certainement. Oui, plus d'une. Pourquoi imaginez-vous que nous ne sommes pas assez instruites pour enseigner des garçons ?

Il s'avéra qu'elles ne l'étaient pas, mais mon père fut satisfait de sa réponse. Pour l'instant.

Nous étions sept, trois garçons, trois filles, et moi qui ne savais plus très bien ce que j'étais, fille ou garçon, fille ou fils. Pendant tout l'été et l'automne, trois matinées par semaine, une charrette alla de village en village pour nous prendre au passage. Nos rires et nos bavardages se faisaient plus rares à mesure que nous approchions du couvent et ils ne reprenaient que lorsque nous étions à nouveau sur le chemin du retour, hors de vue et hors de portée de voix des religieuses. Non pas que nous les trouvions trop austères et solennelles, mais on nous avait dit que faire du bruit était un manque de respect.

Cela ne dura pas. Mon père demandait chaque jour ce que nous avions fait, sans être lui même suffisamment instruit pour savoir ce que nous pouvions et ce que nous devons faire. Il maugréait parce que les sœurs ne m'enseignaient pas le latin ou le français que l'on parle en France. À ce moment-là, j'avais appris

à lire correctement, mais il fut indigné quand il comprit qu'aucune des religieuses, pas même la prieure, ne savait écrire et il ne voulut pas écouter mes protestations :

— Il faut que tu apprennes à écrire, Alison, et je ne veux pas entendre un mot de plus.

— Pourquoi est-ce que ce n'est pas bien grave si Matilda ne sait pas écrire, alors que ça l'est pour moi ?

— Matilda n'aura pas besoin de savoir écrire. Toi, si.

Et on n'en reparla plus. À partir de ce moment, la charrette fit ses voyages avec deux passagers en moins. Moi et Gervays, le fils aîné du forgeron, qui était mort soudainement, le samedi matin. On dit qu'il avait eu de la fièvre le vendredi après midi, mais je n'étais pas dupe. Il m'avait souvent dit que sa belle-mère le haïssait et j'étais sûre qu'elle l'avait empoisonné. Personne ne pleura ni ne hurla plus fort, à son enterrement, que ladite belle-mère.

Les semaines passaient et je commençais à me demander ce que mon père allait bien pouvoir trouver ensuite. Un jour, il me tendit un sac bien garni :

— Un cadeau pour toi, Alison.

Je ne pouvais y croire. Trois gros livres ! L'un avec des fleurs et des oiseaux aux couleurs vives dans les marges et des illustrations qui remplissaient des pages entières. Le second, couvert de pattes de mouches peu soignées, avec des ratures, des mots insérés çà et là et des grattages qui avaient fait des trous dans le vélin. Certaines pages étaient vierges, d'autres à moitié vides. Mon père dit qu'il était composé de passages copiés de différents livres par quelqu'un qui n'était pas très doué pour l'écriture. Le troisième livre m'intrigua le plus : il était en latin, certains mots et expressions soulignés en rouge, avec des signes étranges, des points et des traits qui semblaient ramper sur toute la page et de petites flèches dessinées çà et là dans les marges.

Mon père était très fier de son cadeau. Je n'ose penser combien ces livres avaient dû lui coûter, mais je veillai à ce qu'il me voie assise de temps en temps avec l'un ou l'autre comme si j'étais

absorbée par son étude. C'est peut-être pour cela que l'on ne parla plus de mon instruction pendant longtemps. Quelle qu'en fut la raison, il continua à m'entraîner dans des aventures si variées et si différentes de tout ce que j'avais connu jusque-là, qu'il n'y avait place pour rien d'autre dans ma tête.



Il m'emmenait de plus en plus loin : à Yarmouth, à Lynn, et même à Londres, des lieux où se côtoyaient des hommes de toutes sortes, amis ou rivaux rassemblés en ces lieux par la laine brute qu'ils expédiaient tous par-delà la mer.

J'étais fascinée par la façon dont les habitants des villes vivent presque exclusivement dehors, ou la fenêtre ouverte. Les gens ne parlent pas, ils hurlent. On ne peut jamais savoir s'ils bavardent, s'ils s'insultent d'un ton bon enfant ou s'ils se querellent :

— Bonne journée, gros lard. Dégage, vieux porc. Par Dieu, tu es une vraie ordure...

Comment savent-ils qui est honnête et qui est corrompu ? Les marchands sont obligés de surveiller de près l'argent qui passe de main en main et les grands gaillards qui chargent leur marchandise dans des entrepôts ou sur des nefs. Mêlés partout à la foule, des colporteurs et des artisans vendent du bien-être, de la nourriture et des plaisirs futiles. Fabricants de chaussures et de gants, de perruques et de chapeaux, vendeurs de tourtes chaudes et de bière rafraîchie dans le ruisseau, tous sont là, prêts lorsqu'on en a le plus besoin – pendant une pause soudaine, ou quand les hommes se relâchent, tenaillés par la faim et la soif, sous le soleil de midi ou en fin d'après midi.

J'adorais tout cela. Mon père disait que je lui portais chance dans ses transactions et que je nous obtenais de nombreux sourires et de copieuses rations de bonne nourriture dans toutes les tavernes, ainsi que des fruits confits, des jouets et d'autres cadeaux pour moi. Il disait à tout le monde que j'étais sa fille, sa petite fille, sa jolie poupée. Cela changea soudain, après que je lui aie raconté

la chose vraiment bizarre qui m'arriva un après-midi. Alors qu'il était occupé avec quelqu'un non loin de là, l'un de ses amis s'était assis à côté de moi et m'avait dit en riant :

— Es-tu chatouilleuse, petite fille? Peux-tu m'aider à trouver quelque chose que j'ai perdu? »

Il se mit à farfouiller sous ma jupe :

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'avons-nous ici ?

Et il brandit une poire et me la donna avec un baiser. Il dit qu'il verrait ce qu'il pourrait trouver la prochaine fois. J'essuyai la place humide sur ma joue et montrai la poire à mon père.

— C'était pas gentil ça de la part de cet homme ? Mais je ne comprends pas comment la poire s'est trouvée sous ma jupe ?

À partir de ce moment, je fus habillée en garçon quand nous n'étions pas à la maison. Et mon père me présenta comme son fils, Fitz, à d'autres marchands.

1346

JE SAVAIS que les fréquentes absences de mon père avaient quelque chose à voir avec la vente et l'expédition de notre laine, mais je n'avais jamais eu la curiosité de savoir où elle partait. Lorsque, juste avant mon neuvième anniversaire, la famille apprit que lui et moi partions le lendemain pour Gand, je devinai. Mais personne ne me dit où se trouvait Gand. Je regardai anxieusement Banmaman. À soixante-dix sept ans, elle était plus calme et moins fougueuse qu'elle ne l'avait été, moins encline à poser des questions et à trouver à redire. Mais je savais que si les projets que mon père avait faits pour moi n'avaient pas été bons, elle aurait protesté. Elle ne protesta pas.

Toutes mes robes et mes jupes restèrent à la maison. Je partis pour Yarmouth, vêtue d'un pantalon de cuir neuf qui m'empêcha de plier les genoux tant qu'il ne fut pas ramolli et assoupli. Je portais une magnifique chemise avec des manches toutes plissées et par dessus, un tabard de laine brodé. J'étais folle d'excitation.

Tout le monde souriait. Ma mère et mon père se souriaient. Banmaman sourit quand ses yeux croisèrent les miens. Margery pleurait et souriait en même temps. Je leur souris aussi, au point que mon visage me faisait mal lorsque nous partîmes. Je dormis tout le long du trajet jusqu'à Yarmouth.

La mer était si mauvaise que j'aurais souhaité mourir, me noyer et être soulagée du terrible mal de mer implacable et du besoin de vomir incessant qui me laissait l'estomac vide et douloureux et remontait vers ma gorge, me faisant suffoquer. Alors que j'étais couchée sur le pont à gémir, un homme dit gentiment « Pauvre garçon » et me tapota la tête – puis me dévisagea et glissa sa main jusqu'à mon postérieur qu'il pinça. J'étais recroquevillée sur moi-même et je gémissais, trop faible pour le repousser. Oh oui, j'étais encore une enfant quand je découvris les atouts que possédait une fille, mais il me fallut plus longtemps pour apprendre le plaisir qu'il y avait à les offrir.

Dès l'instant où je mis pied à terre à Gand, la traversée ne fut plus qu'un mauvais souvenir. Comme le bateau, le port grouillait de voleurs et nous dûmes rester à côté de nos balles de laine pour ne pas courir le risque de les perdre après être venus si loin. Mon père me taquina à propos des heures terribles passées sur le bateau, quand j'avais été trop malade pour lever la tête et monter la garde avec lui.

— Si cela n'avait dépendu que de toi, ma petite, il ne nous resterait rien qui puisse justifier ce voyage et tout ce que tu as enduré.

J'admire les maisons plus hautes que tout ce que j'avais vu jusque là. Un tourbillon de couleur, de bruit et de mouvement nous enveloppait. Je parvins à distinguer quelques mots de français et d'anglais, mais mes oreilles étaient le plus souvent déroutées par une cacophonie qui ressemblait au claquement et au frottement des sabots de chevaux, à des raclements de gorge, à des glapissements et des grognements, à tous les sons auxquels on peut penser, mais pas à des mots. Mon père semblait parfaitement à l'aise ; il comprenait tout.

Alors que les balles étaient chargées sur des charrettes prêtes à les transporter, j'essayai de prendre part à ce qui se passait. Ce que j'ai dû être agaçante à entrer et sortir en coup de vent, à saisir les balles qui passaient de main en main, à crier des chiffres en anglais tandis que d'autres comptaient à haute voix dans une autre langue.

On nous fit passer des bols fumants, remplis d'une délicieuse soupe de haricots, de viande et de choux, puis recommencèrent le levage et le comptage, et je gênai de plus belle. Une petite barge fut chargée de douze balles de laine qui seraient transportées par voie d'eau jusqu'à Bruges. Les autres devaient rester à Gand.

Des hommes s'interpellaient bruyamment en faisant de grands gestes. J'applaudis et me joignis à leurs éclats de rire, ce qui les rendit encore plus tapageurs, jusqu'à ce que l'un d'eux, poussé par les badauds, me soulevât au dessus de sa tête comme une autre balle de laine et me plaçât au sommet d'une haute pile. Tous se retournèrent pour regarder alors que je criais et hurlais de plaisir et que je sautais et retombais, comme un ours de cirque. Puis, soudain, toute l'hilarité et le tohu-bohu cessèrent et les hommes restèrent silencieux et ne bougèrent plus, regardant par dessus leurs épaules. Je continuais à crier et à sauter, m'attendant à ce qu'ils se remettent à rire. Pas du tout. Au lieu de cela, l'un d'eux, me montrant du doigt sans me regarder, dit avec hésitation :

— What a joli petit garçon.

Mon père était là et m'observait, l'air furieux. Je ne l'avais jamais vu dans une telle colère ; en fait je ne l'avais jamais vu en colère. Il invectiva les hommes, puis soudain, levant les mains, il me saisit sous les deux bras et me mit par terre. Les hommes s'en allèrent embarrassés, marmonnant entre eux. L'un d'eux s'arrêta et dit avec inquiétude :

— Ton Fitz, garçon très joyeux.

Cela rendit mon père encore plus furieux. Il jeta l'homme à terre, puis cria aux autres de se tenir tranquilles, avant de se tourner vers moi et de hurler à tue-tête :

— Ne te comporte jamais comme cela avec les hommes, tu as compris ?

Je ne comprenais pas. Me comporter comment ? Des larmes inondèrent mon visage et je me sentis vaciller, accablée par une lassitude soudaine. La colère de mon père disparut aussi vite qu'elle était venue. Il m'enveloppa dans une couverture moelleuse et m'étendit tendrement sur un tas de paille. Alors que je m'endormais, il murmura :

— Sois patiente, ma courageuse petite voyageuse. C'est bientôt fini. Un lit bien chaud t'attend, mais il faut d'abord que je...

Lorsque je me réveillai, la nuit touchait à sa fin et une faible lueur éclairait le ciel. Quatre chariots étaient chargés, prêts à partir, et nous grimpâmes sur le chariot tiré par Tachebrun, le cheval costaud et docile que mon père laissait dans une écurie à Gand. Il lui parla doucement, comme à un ami. Je souris et dis :

— Gros bête, il ne comprend pas.

— Petite bêtasse ! Bien sûr que si, il me comprend.

J'étais assise bien droite et regardais au loin alors que nous roulions sur la route cahoteuse qui longeait les remparts de Gand et la silhouette imposante de l'église Saint-Bavo. Comme moi, la ville avait dormi et elle était à présent fraîche et prête à commencer une nouvelle journée. Peut-être parce que Gand était la première ville étrangère que je voyais, peut-être parce que c'était là que j'allais faire mon premier saut véritable hors de l'enfance – pour quelque raison que ce fût, dans ma dixième année d'existence, je conçus un attachement pour Gand aussi fort que tous les amours qui suivirent, un attachement qui dura souvent plus longtemps qu'eux.

Mon père ne voyait pas la ville comme je la vis ce jour-là. Il y était venu souvent et ne demandait qu'une chose, dormir. Mais cinq heures, c'était trop tôt pour aller frapper à la porte de la maison qui allait nous accueillir. Alors que les valets d'écurie et les cochers s'occupaient des chevaux et veillaient à tour de rôle sur les balles de laine, mon père somnolait et moi, bien éveillée maintenant, j'attendis qu'il se soit écoulé deux heures de plus et que le ciel soit inondé de soleil.

Il ne m'était jamais venu à l'esprit que nos chers moutons et la laine empilée en grands tas au moment de la tonte pouvaient constituer autre chose qu'un commencement et une fin. Certainement pas un cycle. La laine n'allait pas se transformer en moutons à la manière des saisons qui redeviennent ce qu'elles étaient – même si les moutons se couvrent à nouveau de laine qui leur tient chaud en hiver et qu'ensuite, quand l'hiver est fini, ils en sont débarrassés tout comme nous nous débarrassons de nos vêtements les plus lourds en été. Jamais, avant que j'assiste au déballage des bardeaux dans l'énorme grange sèche qui servait à les entreposer, jamais je ne m'étais demandée ce que l'on ferait de toute cette laine. Une révélation m'attendait, et quelle révélation ! La transformation de la laine jaune, grasseuse et pleine de bestioles, en tissu de toutes les couleurs qu'offrait la nature, et de beaucoup d'autres couleurs auxquelles la nature n'avait pas pensé. Et la découverte que rien de tout cela ne tenait du miracle comme on aurait pu le croire. Non seulement je voyais comment cela se faisait, mais j'appris aussi à faire que le miracle devienne réalité.

